

AUX NEUTRES!

PLAIDOYER
POUR
LA PATIENCE

PAR

WILLIAM ARCHER.

LONDRES :

DARLING & SON, Ltd.

1916.

JOÃO G. LASE JUNIOR

Rua de Campolide, 146-2.

LISBOA

4.8
57/8

9

AUX NEUTRES!

PLAIDOYER
POUR
LA PATIENCE

PAR

WILLIAM ARCHER

LONDRES :

DARLING & SON, Ltd.

1916.





AUX NEUTRES !

PLAIDOYER POUR LA PATIENCE.

Au moment où la guerre approche de la fin de sa seconde année, un curieux phénomène commence à se produire. Les pays neutres deviennent plus impatients, plus désireux de la voir finir que les pays belligérants eux-mêmes, du moins ceux qui ne subissent pas la pression du blocus. A Copenhague, l'autre jour, un des plus grands littérateurs vivants, Georges Brandès, a publié un *Appel* à la paix, évidemment inspiré par un accès de neurasthénie aiguë. Il se disait si excédé de l'incommensurable folie mondiale avec son gaspillage insensé de biens matériels, moraux et spirituels, qu'il refusait de discuter toute question de tort ou de droit, admettait que toutes les parties étaient également frénétiques et criminelles et réclamait simplement la paix sans phrases et quelles que pussent être

(9350.)

ses conséquences. De semblables dispositions d'esprit sont en train de se manifester dans plusieurs pays neutres. Elles paraissent à la base d'une au moins des dernières déclarations du président Wilson. Dans le concert strident des arguments que le son incessant du canon accompagne de sa basse lugubre et énervante, les gens se lassent de penser et trouvent plus commode d'admettre qu'il n'y ait ni vérité ni fausseté, ni raison ni tort, dans tout le conflit. C'est peut-être naturel, mais, au point de vue de l'humanité, c'est faire preuve de fort courte vue et c'est une tournure d'esprit qui n'a certainement pas d'influence dans les pays alliés. M. Brandès parle des différents gouvernements qui "éperonnent les flancs de leurs chevaux fourbus," mais cette image ne peut s'appliquer à l'Angleterre. Celle-ci envisage en face ses sacrifices et supporte ses charges avec une résolution qui n'a pas besoin d'éperon. En vérité, la seule chose qui entrainerait fatalement la chute de tout gouvernement serait le doute sur sa détermination à jeter tout le poids de l'empire dans la guerre. Et, à moins que tout ce que l'on répète ne soit étrangement illusoire, il en est de même en France

et en Russie. Ces pays n'ont pas, comme les neutres, oublié pour quoi et contre quoi ils luttent, et ils sont décidés à ne pas se relâcher jusqu'à ce que les sacrifices qu'ils ont déjà faits portent leurs fruits en dissipant l'intolérable cauchemar teuton.

Les neutres, dans leur impatience, oublient que cette guerre a deux aspects. D'un point de vue, c'est la plus folle, de l'autre, la plus saine des guerres. Il peut paraître absolument insensé à tout le monde que le bien-être du globe, même de toute nation quelconque, doive être acheté au prix d'un paroxysme destructeur de force brutale tel que nous le voyons déchainé maintenant. A mesure que passent les mois, cela devient de plus en plus évident ; et c'est là ce que perçoivent les neutres. L'Europe semble être un vaste asile d'aliénés, dans lequel des légions de maniaques homicides s'en donnent à cœur joie et s'entre-tuent. "A quoi cela peut-il bien servir ? s'écrie le spectateur. Qu'est-ce qui peut justifier une conduite aussi démente ? Pourquoi les grandes nations ne peuvent-elles revenir à la raison et s'arrêter dans leur course échevelée à la banqueroute financière et à une

banqueroute encore plus désastreuse de leur force vitale, de leur sang, de leurs nerfs et de leur cerveau ?” Ces questions sont dictées par un sentiment d’humanité et même, pourrait-on dire, par le sens commun. Il est difficile, à première vue, d’y répondre, mais elles ne tiennent pas compte de l’autre aspect, plus essentiel, de l’aventure.

Quand deux hommes sont engagés dans une lutte violente, ils paraissent à un témoin occasionnel également enragés et criminels. Mais cette impression n’est pas nécessairement juste. Ce peut être un brigand de grand chemin et sa victime ; ou bien un fou et son gardien. Ce n’est pas faire acte de folie que d’empêcher un fou d’accomplir des méfaits. Plus nous sommes convaincus de la nature essentiellement insensée de cette guerre, plus nous devons tenir compte du fait que, d’un côté, on savait parfaitement que c’était une folie et qu’on s’y est engagé à son corps défendant, tandis que, de l’autre côté, en vertu de principes acceptés de longue date et hautement proclamés, on la regardait comme une manifestation du plus pur bon sens. Il n’est pas nécessaire de se demander de quel côté on avait

soif de guerre et de quel côté on en avait horreur. Je n'entends point, en ce moment, chercher à qui incombe la responsabilité immédiate de la rupture, bien qu'il semble abondamment prouvé qu'on ne peut en charger les Alliés. Je pense au fait indéniable que l'Allemagne (avec ses satellites) était le seul grand foyer d'idéal belliqueux. Sur la base de ses expériences de 1864 à 1871, elle avait bâti un système de philosophie où la guerre était représentée comme la plus noble et la plus délectable des activités humaines, philosophie dont elle était devenue fanatique. Elle avait constamment et dédaigneusement fait obstruction à tous les mouvements qui se dessinaient en faveur de la paix universelle. Elle avait remis sans réserve ses destinées politiques entre les mains d'un seigneur despotique dont les traditions de famille et les goûts personnels faisaient le plus haut représentant d'une caste militaire toute-puissante et arrogante. Elle avait accumulé des armements qui la rendaient formidable sur terre, et elle s'était mis en tête de conquérir les mers, une entreprise que son peuple accueillit avec enthousiasme. Bref, elle s'était donnée corps et âme à l'idée de la guerre, qu'elle considérait comme l'arbitre suprême

et éternel de toutes les affaires humaines et avait pris toutes les mesures imaginables pour que cet arbitrage tournât toujours en sa faveur.

Ç'a été un malheur indicible pour l'Europe qu'une pareille aberration se soit emparée de l'esprit des classes dirigeantes d'une grande, énergique et très active nation. Mais puisque ce malheur est arrivé, et que l'Allemagne s'est montrée insensible aux remontrances et au raisonnement, qu'y avait-il à faire ? Un petit groupe de pacifistes, dirigé par un grand homme, Tolstoï, a déclaré qu'il fallait répondre aux armements par le désarmement, à la violence par la passivité ! C'était une théorie à la fois logique et noble, mais elle ne tenait pas compte de l'état actuel de la nature humaine. Je ne suis pas de ceux qui pensent que celle-ci reste la même hier, aujourd'hui et toujours, et qu'il ne faut pas songer à la modifier. Je crois, au contraire, que la balance des instincts humains d'où dépend l'action des individus et des communautés est en perpétuel mouvement, que nous le voulions ou non. Mais ses modifications sont forcément graduelles, et il est parfaitement exact de dire qu'à tels moments il y a certaines impossibilités psychologiques aussi

insurmontables que les physiques. Il était psychologiquement impossible, au commencement du vingtième siècle, qu'un nombre considérable d'hommes pussent être amenés à adopter le principe de la non-résistance. C'était de la "politique impraticable." C'est pourquoi les voisins de l'Allemagne étaient tenus de se préparer à répondre à la force par la force, tout en encourageant l'expansion des idées pacifiques (par les conférences de La Haye, les traités d'arbitrages, etc.), et en ayant soin de ne fournir aucune occasion de conflit. Chaque année de paix était un gain net ; car il y avait, même en Allemagne, des forces qui travaillaient pour la paix, et il était toujours concevable, bien que peu probable, que la folie militaire pût diminuer ou être dominée par les éléments plus sains de la nation. Ainsi l'Europe a vécu, espérant contre tout espoir, depuis la crise bosniaque de 1909. Il n'y avait pas de grand Etat, sauf l'Austro-Germanie, qui ne redoutât la guerre. Pas d'Etat qui n'estimât n'avoir à y gagner rien qui fût en rapport avec les périls évidents d'une conflagration européenne. La Grande-Bretagne n'avait absolument aucune acquisition à faire aux dépens de l'Allemagne,

elle ne demandait que la sécurité de ses côtes, de ses colonies et du commerce qui la faisait vivre. La France gardait sans doute au fond de son cœur le regret de l'Alsacc-Lorraine, et la Russie son désir de Constantinople. Mais l'un et l'autre sommeillaient plus ou moins et n'auraient pas suffi à déterminer une action. Ni l'un ni l'autre de ces deux pays assurément n'aurait songé à rompre la paix de propos délibéré pour réaliser leur rêve à un prix si problématique. Et ce qu'il y a d'encore plus sûr, c'est que ni l'un ni l'autre n'aurait eu l'appui de l'Angleterre dans cette entreprise.

Vint juillet 1914 et les puissances du mal se déchainèrent. L'Entente fit toutes les concessions, suggéra toutes les combinaisons possibles pour sauver la paix : ce fut en vain. Les empires centraux étaient résolus ou à écraser la Duplice ou à la convaincre de totale et piteuse impuissance, assurant ainsi dans l'un ou l'autre cas le triomphe décisif du principe de la force contre la raison. Avec un étrange aveuglement, ils avaient calculé que l'Angleterre serait infidèle à ses sympathies déclarées et même, comme l'Allemagne, à ses engagements sacrés envers la Belgique. Lorsqu'ils comprirent leur erreur, la frénésie s'était déjà emparée entière-

ment d'eux et il n'y avait pas moyen de revenir en arrière. Si insensée était leur hâte qu'il fallut moins d'une quinzaine pour entraîner huit nations dans le tourbillon de la guerre.

Même le tolstoïsant, bien qu'il estime la résistance un mal, ne peut refuser de faire une certaine distinction morale entre l'attaque et la défense. Quant au neutre non-tolstoïste, on ne voit guère comment il peut confondre dans la même accusation de folie les assaillants et les assaillis. Condamnons-nous au même titre le cambrioleur et l'agent qui l'arrête ? Pendant qu'ils sont en lutte, il est vrai, tous deux se démènent comme des forcenés ; mais l'un combat pour la loi et l'ordre, tandis que l'autre ne demande qu'à s'asseoir dessus, et—dans le cas particulier—affirme violemment que sa moralité supérieure le place au-dessus de toute contrainte morale. Si ce n'est pas là de la folie, qu'est-ce donc ? Et n'est-ce pas faire acte de bon sens que de résister à la mise en pratique de telles doctrines ?

Il est vrai, sans doute, que la démonstration de la folie de la guerre devient plus claire à l'entrée en jeu de chaque nouveau participant. Si l'on avait permis à l'Autriche d'écraser la Serbie et de la réduire en esclavage, personne n'aurait parlé de

folie : le principe de la force sans scrupule aurait enregistré un succès de plus et l'anarchisme international aurait été plus renforcé que jamais dans l'Europe centrale. Si, comme l'Allemagne l'espéra un moment, la France avait laissé la Russie se débrouiller seule, la lutte aurait été certainement brève, et l'idée que la guerre est une affaire hautement profitable à la nation qui s'y voue tout entière se serait implantée encore plus dans les esprits teutons. Si la Belgique n'avait pas offert de résistance à l'invasion germanique et si l'Angleterre avait été assez basse et lâche pour rester à l'écart, l'affaire aurait été chaude et terrible, mais très probablement de courte durée, et le militarisme atteignait son apogée dans un éclat qui eût fait pâlir les gloires de 1870. Si nous pensons à l'état d'esprit créé chez le peuple allemand par les succès, proclamés à son de trompe, qu'il a obtenus jusqu'ici, on se figure dans quelle effervescence l'aurait jeté une victoire indiscutable. Et, remarquez-le bien, le caractère ultra-odieux de la guerre telle que la conçoit et la fait le grand état-major allemand n'aurait été qu'en partie révélé. Il n'y aurait pas eu d'atrocités belges, de torpillages du *Lusitania*, du *Falaba* ou de l'*Ancona*, ni peut-

être le scandale de Wittemberg. Evidemment, c'est l'exaspération causée par une résistance inattendue, opiniâtre et finalement heureuse, qui a conduit aux pires excès en Belgique et dans le nord de la France. Et si l'Angleterre n'était pas intervenue, les sous-marins n'auraient pas eu l'occasion de déployer leur héroïsme. La *Weltmacht* aurait été établie à relativement peu de frais en honneur et en sang allemand et la philosophie germanique de la guerre aurait acquis un prestige inouï jusqu'alors.

Mais est-il un seul neutre conscient et attristé de la folie de cette guerre qui puisse trouver désirable pour l'humanité que cette folie eût été cachée par l'éclat d'une victoire prodigieuse des adorateurs et initiateurs de la guerre ? Ce serait un point de vue non seulement pusillanime, mais contradictoire. Ce serait aussi mesquin que la demande : "Donnez-nous la paix *au moment qui nous conviendra.*"

Est-ce que M. Brandès, par exemple, préférerait, pour épargner à ses nerfs le supplice d'un spectacle prolongé de démence et d'horreur, voir triompher le mauvais principe ? Je suis sûr qu'il a pourtant plus de souci de l'avenir de l'humanité.

Cette guerre est, je le répète, la plus saine des guerres en tant qu'elle nous démontre, de façon

plus concluante qu'on ne l'avait jamais rêvé, la folie sans espoir de la foi militariste germane. Celle-ci n'a jamais eu une base logique. Rien n'est plus facile que de la démolir sur le papier, de montrer qu'elle est basée sur une fausse théologie, fausse biologie, fausse psychologie, et plus spécialement sur une fausse interprétation des circonstances historiques de 1870. Mais vous ne pouvez pas par le raisonnement faire rentrer un maniaque dans son bon sens. Or l'Allemagne—pour le plus grand dam du monde—est devenue une maniaque de la guerre et elle n'écoute maintenant que le seul genre d'arguments que son intelligence voilée lui permette de comprendre. Et elle l'écoute de toutes ses oreilles, il n'y a pas de doute. On peut voir à d'innombrables signes que, quelle qu'en doive être l'issue, la guerre actuelle a prouvé à l'Allemagne, une fois pour toutes, que les heureuses expériences de 1870 étaient dues à une conjonction exceptionnelle de circonstances et ne peuvent être renouvelées à volonté, si parfaite que puisse être l'organisation et si peu scrupuleuse la politique d'un pays. Le peuple allemand montre une aptitude admirable à faire bonne contenance. Il fait tout naturellement valoir le plus possible ses victoires, réelles ou

imaginaires. Mais le fer est entré dans son âme. Il n'espère plus un bénéfice en rapport avec ses gigantesques sacrifices. J'ai vu de mes yeux des centaines de lettres d'Allemands non point particulièrement pessimistes (la censure ne les aurait pas laissées partir), mais pleurant pour la fin de cet *unseliger Krieg*. *Unselig*—et non *schrecklich* ou *furchtbar*—est l'épithète toujours employée. Quel Allemand aurait jamais eu l'idée d'appeler la guerre de 1870 *unselig*? Tout tend à montrer que la philosophie militariste est une grande déception en Allemagne. Elle est même plus dépréciée que le mark. En outre, la vérité sur l'origine de la guerre commence à filtrer dans les esprits germains. Les gens se rendent compte peu à peu que l'assertion que l'Allemagne était attaquée de gaité de cœur, et par conséquent en état de *Notwehr*, —cette assertion qui a fait franchir avec joie et enthousiasme la frontière belge au premier corps d'armée, — n'était qu'une manœuvre politique arrangée d'avance, à laquelle l'histoire appliquera un nom plus bref et plus exact. Cette vérité, avec d'autres non moins salutaires, se fraie lentement sa route dans le labyrinthe barbelé des préjugés et du culte de l'autorité où est plongé l'intellect

germanique. Ce n'est point optimisme, mais simplement interprétation raisonnable de symptômes certains que d'affirmer que la guerre est en train de marcher à son grand résultat en ramenant le peuple germain à une espèce de bon sens.

Nous autres, en Angleterre, avons compris d'emblée que cette guerre, dans toute son horreur et sa folie, différait de la plupart des autres par l'absolue clarté et l'importance considérable des questions en jeu. Jamais notre pays, jamais aucun pays n'a été aussi unanime dans le sentiment que, quoi qu'il pût advenir, l'Angleterre devait rester fidèle à ses idéals. Il peut arriver que de simples considérations de sécurité dictent la même conduite; mais s'il ne s'était agi que de sécurité, il est fort probable que nous n'aurions pas eu la prévoyance et le courage de prendre le bon parti. Nous n'étions pas en danger immédiat; si nous avions permis à la philosophie militariste germanique de célébrer un second triomphe retentissant qui aurait fait de l'Allemagne la maîtresse incontestée de l'Europe, il est fort possible que nous aurions pu conclure avec elle un arrangement plus ou moins humiliant qui aurait laissé notre prospérité matérielle intacte, ou peu s'en faut. Nous aurions peut-être échappé à tous les maux positifs, extérieurs, mais

pas au mépris de nous-mêmes. Ce ne sont point des conseils de pure prudence qui nous ont fait entrer en campagne. Nous savions très bien que, au point de vue de notre intérêt, nous affrontions un terrible et imminent péril pour en détourner un plus éloigné et problématique. Ce qui a déterminé notre conduite (à part l'engagement positif envers la Belgique) était la vision claire et impérieuse d'un mal à combattre, un paganisme hideux et sanguinaire, se couvrant du masque de la civilisation, de la philosophie et même de la religion. Combien hideux, combien sanguinaire, nous ne nous en sommes pas rendu compte tout de suite ; mais nous en savions assez pour sentir nettement qu'un monde soumis à la *Weltmacht* germanique ne serait pas un monde pour des hommes libres. Un ou deux esprits paradoxaux ont allégué que nous nous étions laissé entraîner dans une simple " guerre d'équilibre," comme tant d'autres du passé ; et quelques humanitaires torturés par l'horreur du spectacle se sont soulagés en déplorant ce qu'ils appelaient des erreurs diplomatiques et en blâmant Sir Edouard Grey pour les défauts de toute la méthode européenne dans les relations internationales,—comme si c'était lui qui avait créé cette méthode ou qui pouvait la réformer. Mais

ces grognons et ces esprits paradoxaux n'étaient qu'une infime minorité. Le bon sens instinctif de l'Angleterre et de l'empire leur a fait comprendre qu'il se posait là une question comme il s'en est rarement posé dans l'histoire, une claire question de vrai ou de faux, l'essai d'une puissance sans scrupule de mettre en pratique sa prétention théorique à être l'arbitre suprême du droit, désigné par le ciel pour gouverner le monde.

A mesure que les mois s'écoulaient, pénibles, bien que la question capitale ne fût en vérité pas devenue plus claire, — car c'était impossible, — quelques-unes des conséquences s'en sont dégagées en pleine lumière. Nous avons pu élargir le cadre philosophique de la guerre et les Allemands eux-mêmes nous y ont aidés. Abandonnant ces derniers temps le grossier culte d'Odin des ultramilitaristes, le dogme "qu'il faut aimer la paix comme un moyen de préparer de nouvelles guerres, et que courte paix vaut mieux que longue,"* ils

* On me dira peut-être que Nietzsche ne doit pas être lu littéralement et que, lorsqu'il a écrit cela, il pensait probablement toute autre chose—ou rien du tout. Je répondrai que peu importe ce qu'il pensait ; ses paroles, telles qu'elles sont, rendent parfaitement l'esprit de la philosophie de Treitschke-Bernhardi.

ont émis la prétention qu'une victoire germanique serait un bienfait pour le monde, puisqu'alors l'Allemagne emploierait son incomparable génie à l'organisation de la paix. Or, beaucoup d'entre nous reconnaissent depuis longtemps que l'organisation de la paix est, en effet, nécessaire et inévitable. Il était clair que, si le monde devait être éternellement le théâtre du conflit chaotique des convoitises insatiables et des aveugles instincts d'expansion contenus dans la philosophie militariste germanique, c'en était fait de la civilisation et le retour à la barbarie n'était plus qu'une affaire de temps. Il n'était pas nécessaire d'être prophète pour le voir. Moi-même—après plusieurs autres—ai dit dans un petit livre publié en 1912 :

“ Si telle ou telle race doit multiplier jusqu'à ce quelle soit forcée par le risque de famine de se jeter dans une guerre d'extermination sur une autre race moins féconde, alors la civilisation ne peut être autre chose qu'une lueur intermittente entre les convulsions périodiques d'une barbarie en comparaison de laquelle les horreurs des grandes invasions sembleraient jeux d'enfants. Mais cette éventualité, en fait, n'est pas possible. D'une manière ou d'une autre il y serait certainement paré,—qui sait ? par l'asservissement du monde sous la règle de fer d'une oligarchie militaire armée de toutes les ressources de la science. Cette possibilité n'est peut-être pas aussi éloignée que nous nous le figurons.”

Elle était, en vérité, moins éloignée que je ne me le figurais moi-même quand j'écrivais ces lignes. Car c'est l'éventualité vers laquelle la pensée germanique, depuis la leçon de la Marne, est en train de virer. La conception de Naumann d'une *Mittel-Europa*, s'étendant d'Anvers à Bagdad, est un premier pas vers l'expression d'un plus vaste idéal. Nous voyons maintenant que nous avons à lutter contre un ennemi plus subtil que le brutal militarisme d'un Treitschke et d'un Bernhardi qui se contredisait toujours lui-même et ne pouvait être poussé jusqu'à ses dernières conséquences. Il n'y a rien d'impossible ou de contradictoire dans la conception d'un monde "organisé" par le drill germanique au profit d'une étroite coterie de surhommes tous-puissants grâce à leur possession de l'arsenal destructeur de la science. Si cette perspective sourit à quelque neutre, qu'il fasse des vœux pour la victoire des Allemands ou qu'il conseille aux Alliés de faire une paix bâclée et boiteuse.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que, sous le litige de la force contre le droit, de la brutalité et de la violence internationales contre l'esprit de douceur et de conciliation internationales, se cache le litige

non moins réel de l'organisation autocratique et obligatoire contre l'organisation démocratique et volontaire. Heureusement, il n'est pas du tout vrai que le talent allemand d'organisation soit quelque chose d'unique ou d'extraordinaire. Assurément, l'Allemagne était admirablement organisée et équipée pour la guerre,—jusqu'aux appareils incendiaires nécessaires pour un exploit tel que l'incendie de Louvain. Mais l'organisation qu'elle a mis quarante ans à élaborer, la France et l'Angleterre, sous la pression des circonstances, l'ont improvisée en une année. La Russie aussi, au dire de tout le monde, s'est révélée bonne organisatrice. D'autre part, la flotte britannique est une institution où l'organisation ne fait pas entièrement défaut. L'Amérique non plus, ce foyer de démocratie, n'est pas dénuée de tout talent de ce genre. Les grands trusts et corporations y sont organisés pour tous les goûts. Le peuple qui a conçu les vastes stations-terminus et les gratte-ciel géants de New-York doit avoir une bonne dose de ce grandiose esprit d'ordre qui est l'essence de l'organisation. Quant au canal de Panama, c'est un triomphe de l'organisation qui met dans l'ombre toutes les entreprises germaniques. Il n'y a pas

la moindre raison de supposer que le pouvoir d'organisation soit identique au fanatisme militaire ou qu'il en soit inséparable. Une semaine après le début des hostilités, nous avons compris en Angleterre que nous vivions dans un état de socialisme, et nous fûmes surpris de voir que la nouvelle organisation, tout imparfaite qu'elle était, marchait si aisément. Depuis lors, elle a été énormément développée et, bien qu'il y ait çà et là des grognements inévitables,—est-ce que personne ne grogne en Allemagne ?—l'expérience puisse être considérée, somme toute, comme un succès étonnant. Il n'y a pas la moindre raison de douter que l'organisation de la paix peut se faire aussi bien sur des bases démocratiques qu'autocratico-militaristes. Le fait que les Alliés d'Occident sont d'accord sur ce principe et qu'il y a bon espoir de voir la Russie même s'y rallier, est un autre motif pour nous d'estimer que nous méritons la sympathie, plutôt que des reproches, des peuples démocratiques du monde neutre.

WILLIAM ARCHER.

